



**HAL**  
open science

## **L'Arche décoloniale ? Nouvelles formes dramatiques, nouveaux regards sur le monde**

Pénélope Dechaufour

► **To cite this version:**

Pénélope Dechaufour. L'Arche décoloniale ? Nouvelles formes dramatiques, nouveaux regards sur le monde. Florence Baillet; Nicole Colin. L'Arche Editeur. Le théâtre à une échelle transnationale, PUP, 2021. ⟨hal-04510959⟩

**HAL Id: hal-04510959**

**<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04510959v1>**

Submitted on 6 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# L'Arche décoloniale ? Nouvelles formes dramatiques, nouveaux regards sur le monde

Pénélope Dechaufour

RIRRA21, Université Paul Valéry Montpellier 3

Chercheuse associée au Laboratoire SeFeA de l'IRET, Sorbonne Nouvelle

Les vingt dernières années représentent un tournant pour L'Arche Éditeur, qui, petit à petit, puis sous l'impulsion de sa nouvelle directrice Claire Stavaux (qui rachète la maison en 2017), va s'engager du côté de la diffusion d'une pensée afrodiasporique dans l'esprit d'une décolonisation des arts, des esprits et des imaginaires. En effet, L'Arche Éditeur publie depuis 2011 les textes d'auteurs et d'autrices comme Léonora Miano<sup>1</sup> – qui a ouvert la voie au récent manifeste de l'association Décoloniser les Arts (2018)<sup>2</sup> – ou encore Aiat Favez<sup>3</sup> mais aussi Sonia Sanchez<sup>4</sup>, poétesse africaine-américaine, figure de proue du Black Arts Movement, proche de Toni Morrison et Angela Davis, que la maison d'édition invite à faire découvrir pour la première fois en France en 2019. La parution du recueil *Prochain arrêt le Bronx et autres pièces*, dans une traduction confiée à une traductrice afrodescendante, Sika Fakambi, fut un moment historique dans la communauté afrodescendante en France et particulièrement pour les militantes afroféministes. Ces engagements de L'Arche Éditeur assurent la continuité d'un geste politique qui se situe désormais au cœur des problématiques intersectionnelles de nos sociétés postcoloniales<sup>5</sup>. Ainsi, la maison est aujourd'hui résolument tournée vers les écritures féminines et met à l'honneur les œuvres des femmes tant du côté de la traduction, que de la publication ou de l'accompagnement d'artistes conduit par L'Arche en tant qu'agence théâtrale.

## Un théâtre contemporain au féminin

Claire Stavaux a fait entrer au catalogue plusieurs autrices et défend des écritures engagées dans les problématiques sociopolitiques actuelles. Alexandra Badea en est un exemple prégnant. Mais on pense aussi à Sonia Chiambretto, connue pour l'engagement de sa réflexion politique et qui s'intéresse aux problématiques migratoires, de frontières, de déplacements de populations. Sonia Chiambretto voit sa première pièce publiée chez L'Arche Éditeur, *Polices !*, paraître en 2019. Il s'agit d'un long poème dramatique qui travaille le texte à la manière documentaire, c'est-à-dire en y injectant des morceaux de correspondance, la description de plusieurs bévues qui marquent l'histoire de la police mais aussi des archives de procès comme celui de Papon en 1997. Les rafles, les courses poursuites, se matérialisent dans l'espace textuel par des jeux typographiques (changements de police, de taille de l'écriture, jeux sur les italiques, les gras, les notes, présence d'espaces et de retours à la ligne à la manière d'un poème) : ceux-ci sont aujourd'hui devenus récurrents dans les écritures

---

<sup>1</sup> Dernier ouvrage de l'autrice paru : Léonora Miano, *Ce qu'il faut dire*, Paris, L'Arche, 2019.

<sup>2</sup> Françoise Vergès, Leïla Cukierman, Gerty Dambury dir., *Décolonisons les arts*, Paris, L'Arche, 2018.

<sup>3</sup> Dernier ouvrage de l'auteur paru : Aiat Favez, *Place des minorités. Le monologue de l'exil*, Paris, L'Arche, 2018.

<sup>4</sup> Sonia Sanchez, *Prochain arrêt le Bronx et autres pièces*, Paris, L'Arche, 2019.

<sup>5</sup> Achille Mbembe, *De la postcolonie* (2000), Paris, La Découverte, 2020. Et sur le rapport entre le postcolonial et les circulations – transferts culturels –, voir le rapport au cosmopolitisme dans Achille Mbembe, « Afropolitanisme », in Pénélope Dechaufour, dir., « Afropéa, un territoire culturel à inventer », *Africultures*, n° 99-100, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 26.

dramatiques contemporaines qui abordent le texte dans son envergure plastique. Dans *Polices !*, le lecteur est happé par son propre rapport à l'autorité, autant que se déploient les différentes modalités de l'action brutale que la police met en œuvre. Regard sur l'histoire et hommage, par exemple, aux victimes du massacre de la manifestation pacifique des Algériens à Paris en octobre 1961, ou encore à celles des émeutes dans les grandes villes du monde comme à Gênes en 2001, où un policier tua Carlo Giuliani lors d'une manifestation anti-G8. L'écriture, dans ce qui pourrait être qualifié d'une scénographie textuelle, se fait parfois aussi agressive et brutale que les réalités que le texte dénonce. C'est un des enjeux souhaités par L'Arche Éditeur en créant la collection « Des écrits pour la parole » – appellation inspirée par une des œuvres de Léonora Miano, autrice d'origine camerounaise et figure majeure de l'afroféminisme en France. Cette collection se veut un espace de publication pour des textes qui font le choix de performer le langage dans une dynamique de recherche plastique et sonore inscrivant le geste au cœur d'un projet plus poétique que dialogique. Parfois – comme c'est le cas pour Sonia Chiambretto – l'auteur s'efface même pour laisser passer au premier plan une juxtaposition de matériaux historiques, journalistiques ou sociologiques (dans *Supervision*, second titre de Sonia Chiambretto qui rejoint en 2020 la collection « Des écrits pour la parole », sont évoquées les conditions de travail des petites mains dans le monde de l'hôtellerie de luxe). « Des écrits pour la parole » rassemble aujourd'hui deux autres titres également écrits par des autrices : *Ce qu'il faut dire*, de Léonora Miano (2019) et *Les Nouveaux Anciens*, de Kate Tempest (2017), célèbre dramaturge et rappeuse anglaise, traduite ici par un rappeur afrodescendant de renom : D'de Kabal<sup>6</sup>. Pour L'Arche Éditeur, il s'agit d'explorer des textes non francophones qui se sont ancrés dans la veine du *spoken word*, mais aussi d'offrir une place en France aux artistes inventant une nouvelle parole poétique qui renouvelle le théâtre « In-Yer-Face », cette forme née au Royaume-Uni dans les années 1990 et dont Sarah Kane, justement traduite et publiée chez L'Arche Éditeur, fut une des voix majeures.

En créant cette collection, Claire Stavaux maintient les relations déjà amorcées par L'Arche notamment avec l'Angleterre et dans une dynamique européenne propre à la maison. Mais elle jette surtout un pont et permet des transferts entre différentes pratiques : écrites, orales, musicales et au-delà même des genres littéraires. L'idée qui transparait est de réunir le politique et le poétique dans une parole vibratoire qui questionne les zones invisibles ou laissées dans l'ombre, les fantômes qui hantent notre époque et déterminent les interrogations des individus contemporains que nous sommes. Cette collection participe à l'édification de nouvelles façons d'être au monde et de repenser la communauté. L'éditeur joue un rôle dans les réseaux transnationaux en faisant circuler de la pensée saisie au prisme des évolutions socio-politiques de nos sociétés, notamment européennes en ce qui concerne L'Arche. Que ce soit par choix stratégique ou par engagement philosophique, éthique ou politique, l'histoire de L'Arche Éditeur s'articule à des moments de bascules déterminants pour les poétiques du drame moderne et contemporain.

## Un tissage entre poétique et politique

L'Arche Éditeur tire son aura de ce rapport étroit, déjà mentionné, entre poétique et politique, car la maison semble savoir prendre le pouls du présent tout en se distinguant à plusieurs niveaux dont un nous intéresse particulièrement : son rapport à l'exil, aux exils, aux exilés. Et ce terme peut s'entendre au sens premier – l'exil politique, géographique – comme dans un sens plus métaphorique et sous l'angle du trauma, de l'aliénation.

---

<sup>6</sup> Avec Louise Bartlett.

Figure au catalogue un panel transhistorique de textes qu'il est possible d'aborder comme des poétiques de l'exil – de la transhumance - et qui sont, par ailleurs, constitutifs de l'histoire du théâtre. À L'Arche, on trouve des traductions contemporaines d'Eschyle – la traduction est au cœur du présent volume où il est question des réseaux et des zones de frottement que peut heureusement représenter le geste de « retraduction » des textes antiques, par exemple, d'une époque à l'autre – mais on trouve aussi à L'Arche des réécritures, à l'instar des *Suppliants* d'Elfriede Jelinek<sup>7</sup>. Parce que réputé difficile (c'est une lecture « à bout de souffle » comme l'est celui qui ne trouve nul refuge ici-bas), *Les Suppliants* déplace les enjeux dramaturgiques du sens vers la « sensation<sup>8</sup> » et permet, par exemple dans une optique pédagogique, de transmettre des outils fondamentaux autour de l'évolution des grandes structures dramatiques : le traitement de l'espace-temps, de la voix, du corps, du personnage devenu figure, etc...

On pense également bien sûr à Brecht dont il est tant question ici mais aussi à un texte de Fassbinder : *Le Bouc*<sup>9</sup>. Impossible de tendre à l'exhaustivité sur un tel sujet. Mais on constate qu'il revient néanmoins dans les fonds de L'Arche Éditeur et crée du sens pour mieux contextualiser les choix plus récents de la maison, comme Aiat Fayeze avec *Place des minorités*<sup>10</sup>, *Les Corps étrangers*<sup>11</sup> ou encore *Le Monologue de l'exil*<sup>12</sup> – en contrepoint aux *Dialogues d'exilés* de Brecht<sup>13</sup>. L'Arche continue d'œuvrer dans le sillon qui vise à interroger par le théâtre la manière dont les événements politiques produisent des déplacements, engendrent des transhumances, de l'exil et les conséquences de ces mouvements, de ces phénomènes. Comment le théâtre peut-il aussi répondre à un certain état du monde, à ce qui l'agite, le préoccupe ou l'anime ?

Pour toutes ces raisons il apparaît clairement pertinent qu'en 2018 la maison choisisse de s'emparer de la question « décoloniale » alors qu'elle fait subitement débat auprès du grand public et dans les sphères médiatiques. Ce débat s'ouvre en 2014 autour de la programmation, en France, de l'installation performance *Exhibit B*. L'artiste sud-africain Brett Bailey souhaite alors parler des exhibitions coloniales ayant eu lieu lors des expositions universelles. Ce « spectacle » était programmé au TGP ainsi qu'au 104 à Paris, là où il avait finalement été annulé en Angleterre, bien que des représentations aient précédé dans le cadre du Festival In d'Avignon sans engendrer de bruyantes contestations. À cette même période, les ateliers - de discrimination positive - « 1<sup>er</sup> Acte » gagnent en visibilité après leur création par Stéphane Braunschweig et Stanislas Nordey, avec leurs partenaires des Fondations SNCF et Edmond de Rothschild, en 2014. Voici comment le programme est présenté :

Comment donner à voir la diversité qui compose notre société sur les scènes de théâtre ? Comment susciter des vocations, encourager de jeunes comédiens de toutes origines à présenter les concours des écoles d'art dramatique et à se professionnaliser ? Comment donner un « coup de pouce », en somme, une chance supplémentaire d'accéder aux scènes du théâtre public à des jeunes gens qui se sentent souvent « en dehors du cercle »<sup>14</sup>?

Réunis pour un débat promotionnel à La Colline, ce dispositif heurte plusieurs générations d'artistes afrodescendants qui ont alors l'impression que la « diversité » doit s'inventer – être produite – à l'aide de structures dédiées. Comme si, d'une part, il n'existait pas d'artistes

---

<sup>7</sup> Elfriede Jelinek, *Les Suppliants*, Paris, L'Arche, 2016.

<sup>8</sup> Pour reprendre la logique deleuzienne.

<sup>9</sup> R.W. Fassbinder, *Le Bouc / Les Larmes amères de Petra von Kant / Liberté à Brême*, Paris, L'Arche, 1977.

<sup>10</sup> Aiat Fayeze, *op. cit.*

<sup>11</sup> Aiat Fayeze, *Les Corps étrangers*, Paris, L'Arche, 2011.

<sup>12</sup> Aiat Fayeze, *op. cit.*

<sup>13</sup> Bertolt Brecht, *Dialogues d'exilés*, Paris, L'Arche, 1972.

<sup>14</sup> Source : <https://www.theatre-odeon.eu/fr/transmission-artistique-et-culturelle/1er-acte>, consulté le 26 avril 2020.

(comédiens, metteurs en scène, auteurs), « de comédiens de toutes origines », en France et que, d'autre part, le problème n'était pas systémique, structural et imputable aux institutions elles-mêmes. Ces questions relèvent encore largement d'un « impensé politique », comme le souligne Sylvie Chalaye dans l'ouvrage qu'elle consacre aux problématiques de la race et du théâtre :

Terre de migrations, à la proue de l'Europe, ouverte sur trois mers, et dont l'ancien empire colonial a régné sur cinq océans où elle garde des attaches nationales, la France est un carrefour de métissages et sa population est marquée par une variété de phénotypes et des carnations. Mais cette palette est peu représentée sur les scènes contemporaines, voire invisibilisée, en particulier sur les plateaux des théâtres nationaux et subventionnés par l'État, comme les salles dont le public reste tout aussi monochrome<sup>15</sup>.

Dans ce livre, Sylvie Chalaye analyse ces phénomènes d'exclusion en étudiant « les raisons de l'aveuglement des institutions qui ont négligé la dimension politique que représente la diversité au théâtre<sup>16</sup> ». Partant aussi du contexte de protestation qui prend de l'ampleur à partir de 2014, l'anthropologue des représentations de l'Afrique et du monde noir dans les arts du spectacle cherche à « comprendre l'histoire et les tenants de la racisation au théâtre [car il s'agit d'] apprendre à regarder l'autre comme soi et à déconstruire peurs et fantasmes<sup>17</sup> ».

L'association DLA – Décoloniser Les Arts – voit le jour en 2015 en réaction à ce contexte de dénégation qui ne laisse pas de place à la diversité pour exister en dehors de sphères consacrées<sup>18</sup>. Citons à titre d'exemple le Festival des Francophonies en Limousin créé en 1984 par Pierre Debauche – et actuellement dirigé par Hassane Kouyaté, qui a collaboré à l'ouvrage *Décolonisons les arts !* - ou encore Le Tarmac, anciennement TILF – Théâtre International de Langue Française – que dirigeait Gabriel Garran jusqu'en 2005. Il s'agit d'espaces qui ont été essentiels à leur époque mais qui sont devenus, au fil du temps, d'inquiétants ghettos dès lors que rien n'a réellement circulé en dehors de ces dispositifs spécifiques. À ces seules évocations, affleurent des problématiques qui concernent L'Arche de manière plus historique : son rapport à l'État, à la démocratisation culturelle, à la décentralisation théâtrale ou encore à son envergure « populaire ». La constellation fondée par L'Arche Éditeur s'inscrit dans un mouvement général qui vise à « décentrer ». La maison publie et diffuse des textes qui peuvent aujourd'hui œuvrer au déplacement de l'occidentalocentrisme<sup>19</sup>.

## La question (dé)coloniale : une nouvelle dynamique de transfert

Dans les problématiques liées aux transferts culturels, la réflexion sur la notion de « frontière » prédomine. Les frontières dont il est ici question sont aussi celles de la banlieue. Les rapports binaires, voire dichotomiques, qui scindent le centre et la périphérie en deux pôles distincts trouvent des répercussions tant à l'échelle nationale, qu'internationale. Pour mieux les comprendre, il faut apprendre à envisager l'histoire au prisme de celle des colonialismes, et les polémiques qui agitent ces dernières années le monde du théâtre en France (autour de l'appropriation culturelle, du *blackface*<sup>20</sup>, du manque de diversité sur les

---

<sup>15</sup> Sylvie Chalaye, *Race et théâtre. Un impensé politique*, Paris, Actes Sud-Papiers, 2020, p. 16.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Sur ce sujet voir aussi : Aïssa Maïga, dir., *Noire n'est pas mon métier*, Paris, Le Seuil, 2018.

<sup>19</sup> Thomas Brisson, *Décentrer l'Occident. Les intellectuels postcoloniaux, chinois, indiens et arabes, et la critique de la modernité*, Paris, La Découverte, 2018.

<sup>20</sup> Sur le *blackface* voir : Sylvie Chalaye, *op. cit.*, p. 81-107.

plateaux, des difficultés d'accès aux formations, etc.) en sont un signe acéré. On spéculait beaucoup autour de « l'invasion décoloniale<sup>21</sup> » (féministe aussi d'ailleurs) et d'une prétendue « racialisation de la culture<sup>22</sup> ». Les tribunes anti-décoloniales inondent peu à peu la presse française et ne touchent pas que le théâtre puisqu'elles ont aussi secoué le domaine de la psychanalyse<sup>23</sup> à l'automne dernier, quand l'essai de Karima Lazali<sup>24</sup> autour du « trauma colonial » a reçu le 10<sup>e</sup> « Prix Œdipe des Libraires ». Néanmoins, il serait salutaire de se rappeler que les poétiques décoloniales ne datent pas d'hier. Il est d'ailleurs possible de relier leur émergence à L'Arche Éditeur, qui joua un rôle fondamental de médiateur et d'activateur de réseaux transnationaux. Un maillage opérant d'heureux détours qui permettent aux œuvres d'exister, à l'instar de ce que Jean-Marie Serreau - qui a introduit Brecht en France - a fait pour Aimé Césaire en exportant ses œuvres en Allemagne, tout comme il a permis de développer la pratique du théâtre poétique et politique aux Antilles. Serreau va créer en août 1964 lors du festival de Salzbourg *La Tragédie du Roi Christophe*, un spectacle fascinant à analyser sous l'angle des réseaux (avec l'association des amis du Roi Christophe qui réunit des personnalités comme Picasso), mais surtout une pièce maîtresse parmi celles qu'Aimé Césaire nommait les « tragédies de la décolonisation ».

Qu'est-ce qu'un théâtre « décolonial » ? Il n'existe en fait pas « une » esthétique décoloniale car la décolonialité s'exprime, et surtout elle cherche à agir, par le biais de gestes esthétiques qui tendent à aller à rebours d'une approche visant à « reconstituer » ou à reproduire. C'est précisément ce qui avait été reproché à Brett Bailey pour *Exhibit B*. Il s'agit de ne pas réactualiser des faits historiques vecteurs d'aliénation mais de se tourner davantage vers une esthétique – toute plurielle soit-elle – de la « réappropriation », et c'est ce qui explique aussi les fascinants maillages intertextuels que proposent ces écritures. Par diverses superpositions – surimpressions – les artistes donnent à voir un autre point de vue sur le récit historique en prenant pour matériau premier des images ou des objets patrimoniaux qui furent au cœur des représentations d'un Occident tout puissant. Dès la Négritude, les auteurs afrodescendants se sont attelés à mettre en avant de nouveaux héros, voire à créer des mythologies positives. Pour reprendre le titre de l'ouvrage essentiel de Ngũgĩ wa Thiong'o *Décoloniser l'esprit*<sup>25</sup>, qui date de 1986 et qui a été publié en France en 2011, « décoloniser », c'est nettoyer nos esprits de tout un tas d'idées reçues, préconçues, si profondément ancrées dans nos systèmes de représentations qu'ils imprègnent – même inconsciemment – nos imaginaires. Des mécanismes qui rattrapent souvent ceux qui en sont les victimes car comme le disait si bien

---

<sup>21</sup> Voir les différents articles et tribunes dans la presse (dernière consultation le 25 mai 2020) : Matthieu Aron, « Les "décoloniaux" à l'assaut des universités », *L'Obs*, 30 novembre 2018, <https://www.nouvelobs.com/societe/20181130.OBS6347/les-decoloniaux-a-l-assaut-des-universites.html> ; Collectif, « Les bonimenteurs du postcolonial business en quête de respectabilité académique », *L'Express*, 26 décembre 2019, [https://www.lexpress.fr/actualite/politique/les-bonimenteurs-du-postcolonial-business-en-quete-de-respectabilite-academique\\_2112541.html](https://www.lexpress.fr/actualite/politique/les-bonimenteurs-du-postcolonial-business-en-quete-de-respectabilite-academique_2112541.html) ; Jean-Loup Amselle, « Faut-il bannir les études décoloniales de l'université ? », *Bibliobs*, 11 janvier 2020, <https://www.nouvelobs.com/idees/20200111.OBS23328/faut-il-bannir-les-etudes-decoloniales-de-l-universite.html>.

<sup>22</sup> Isabelle Barbéris, « La racialisation de la culture : institutionnalisation de l'indigénisme au cœur de la République des arts », *Cités*, n° 75, 2018/3, p. 95-108. DOI : 10.3917/cite.075.0095. URL : <https://www.cairn.info/revue-cites-2018-3-page-95.htm>

<sup>23</sup> Voir les différents articles et tribunes dans la presse (dernière consultation le 25 mai 2020) : Collectif, « La pensée "décoloniale" renforce le narcissisme des petites différences », *Le Monde*, 25 septembre 2019, [https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/09/25/la-pensee-decoloniale-renforce-le-narcissisme-des-petites-differences\\_6012925\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2019/09/25/la-pensee-decoloniale-renforce-le-narcissisme-des-petites-differences_6012925_3232.html) ; Collectif, « Panique décoloniale chez les psychanalystes ! », *Libération*, 3 octobre 2019, [https://www.liberation.fr/debats/2019/10/03/panique-decoloniale-chez-les-psychanalystes\\_1755259](https://www.liberation.fr/debats/2019/10/03/panique-decoloniale-chez-les-psychanalystes_1755259) ; Silvia Lippi, Patrice Maniglier, « Psychanalyse Et Décolonisation », *Œdipe*, parution non datée, <https://www.oedipe.org/article/psychanalyse-et-decolonisation>

<sup>24</sup> Karima Lazali, *Le trauma colonial. Une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Paris, La Découverte, 2018.

<sup>25</sup> Ngũgĩ Wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit*, Paris, La Fabrique, 2011.

Arthur Adamov : « chaque homme est étouffé d'autant de reflets de lui-même, de fantômes, qu'il existe de lui d'images engendrées par l'opinion des autres<sup>26</sup> ».

Il y a urgence dans ce pays à penser un théâtre populaire « décolonisé », « décolonial », qui « comprenne<sup>27</sup> » en tout cas, cette grande partie de la population française, afrodescendante entre autres, laquelle, bien que née ici, peine à s'y repérer, à s'y maintenir debout, à y circuler surtout<sup>28</sup>. Cela ne signifie pas qu'il faille étouffer la création artistique par un théâtre politique moralisateur, culpabilisant ou didactique. Au contraire, la création contemporaine a su saisir les potentialités du détour par la fable pour créer des fictions poétiques à même de reconfigurer nos espaces mentaux. On pense, par exemple, à *Red in blue trilogie*<sup>29</sup> de Léonora Miano, publié par L'Arche Éditeur en 2015 et mis en scène à La Colline par Satoshi Miyagi en 2018. Il s'agit ici d'un autre exemple signifiant en matière d'édition du théâtre à une échelle transnationale, qui favorise les transferts, y compris linguistiques, puisque le spectacle était donné en japonais surtitré en français. Pour répondre à l'urgence de faire exister ce théâtre populaire, que L'Arche participa à construire en son temps et qui est aujourd'hui à réinventer, la diffusion des œuvres d'artistes longtemps restées invisibles ou marginalisées est essentielles. En effet, ces gestes artistiques sont importants car ils confrontent les problématiques sociétales françaises et le déni historique de notre état. En ce sens, L'Arche Éditeur est en train de jouer un rôle de médiateur, de passeur, car la maison permet de rendre accessible un discours maintenu sous silence comme celui de l'ouvrage collectif *Décolonisons les arts* !<sup>30</sup>, ou encore les témoignages – sorte de *narrative non fiction* – de l'autrice Léonora Miano, dont les œuvres et les personnages sont de réels modèles pour toute une génération de jeunes filles et de jeunes femmes d'aujourd'hui. Une jeunesse qui a passé un temps considérable à se chercher à la télévision, au cinéma, dans la littérature et sur les plateaux des théâtres : la jeunesse afropéenne<sup>31</sup>. Quelques années après que Léonora Miano a affirmé, en 2010, combien il lui semblait urgent de « formuler le concept d'afropéanisme pour qu'il existe, que l'on comprenne que les Noirs que l'on croise dans la rue ne sont pas forcément des immigrés<sup>32</sup> », l'autrice d'origine camerounaise entre au catalogue de L'Arche, notamment avec un recueil de conférences intitulé *Habiter la frontière*. Cette parution permettra une diffusion de sa pensée, dont s'empareront des artistes afrodescendantes comme Patricia Guannel ou encore la danseuse et chorégraphe Kettly Noël qui, avec Eva Doumbia, a créé *Communauté*, présenté dans le cadre du Festival d'Avignon en 2016. Lors de cette même année s'est déroulé le festival Massilia Afropea, où les textes de Léonora Miano furent largement mis à l'honneur.

---

<sup>26</sup> Citation trouvée sur le site de Gabriel Garran (<https://sites.google.com/site/gabrielgarran/le-parloir-contemporain/arthur-adamov>, consulté le 26 avril 2020) qui joua lui-même un rôle prépondérant dans les dynamiques de transferts culturels liés aux théâtres d'Afrique et des diasporas. Origine de la citation d'Arthur Adamov : Arthur Adamov, *L'Aveu*, Paris, Les Éditions du Saggitaire, 1946, p. 121.

<sup>27</sup> Au sens d'inclure.

<sup>28</sup> Voir Pascal Blanchard., dir., avec la coll. de Sylvie Chalaye, Eric Deroo, Dominic Thomas et Mahamet Timera, *La France noire. Présences et migrations des Afriques, des Amériques et de l'océan Indien en France*, Paris, La Découverte, 2011.

<sup>29</sup> Léonora Miano, *Red in blue trilogie*, Paris, L'Arche, 2015.

<sup>30</sup> Françoise Vergès, Leïla Cukierman, Gerty Dambury, dir., *op. cit.*

<sup>31</sup> Amandine Gay, *Ouvrir la voix*, documentaire, Bras de Fer Production, 2017.

<sup>32</sup> Camille Thomine, « Entretien avec Léonora Miano », *Le Magazine Littéraire*, 2010, [https://www.aefe-proche-orient.net/sites/default/files/miano\\_mag\\_litteraire\\_0.pdf](https://www.aefe-proche-orient.net/sites/default/files/miano_mag_litteraire_0.pdf).

## Un engagement afropéen

L'afropéanisme<sup>33</sup> se pense dans une constellation politique : d'abord celle de l'Europe, on l'entend, bien sûr. Une « autre » Europe qui nous relie à l'histoire des États-Unis d'ailleurs, ou plutôt à l'histoire africaine-américaine (dans un esprit triangulaire) et à ce qu'elle a permis de bâtir.

Dans l'histoire de L'Arche Éditeur, Léonora Miano<sup>34</sup> opère un réel passage, sans pour autant se substituer à d'autres réseaux, entre des problématiques européennes et des problématiques afropéennes, les unes ayant appelé ou préparé les autres. Mais la constellation politique dans laquelle se déploie l'afropéanisme à grande échelle et de manière non clivante, grâce à L'Arche notamment, dans les milieux éditoriaux, médiatiques, artistiques et institutionnels, fait aussi écho à une autre problématique sociétale aujourd'hui importante et précédemment mentionnée : le féminisme. L'afropéanisme a beaucoup été porté par les femmes afrodescendantes, à l'instar de Léonora Miano, ou des directrices de l'ouvrage *Décolonisons les arts !* – Françoise Vergès et Gerty Dambury –, et il a acquis une certaine visibilité en même temps que les mouvements de luttes afroféministes en France. Ces mouvements sont porteurs de revendications intersectionnelles, dont témoigne le documentaire d'Amandine Gay *Ouvrir la voix !*. La réalisatrice signe d'ailleurs un texte<sup>35</sup> dans l'ouvrage *Décolonisons les arts !* On l'y retrouve aux côtés de Rebecca Chaillon, dramaturge, performeuse (alimentaire notamment) et metteuse en scène représentée par l'agence théâtrale L'Arche. Elle était programmée en 2019 au Nouveau Théâtre de Montreuil avec *Où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute*, un spectacle qui veut questionner, par le corps et la métaphore footballistique, toutes les discriminations.

Par l'écriture, ces artistes souhaitent créer un espace pour faire exister une réalité alternative. Mais il ne s'agit pas pour autant de penser les choses sur un plan métaphorique. Là où aucun territoire n'existe concrètement et spontanément pour faire vibrer cette « autre » réalité, le geste artistique permet de dégager un espace où exister. Et L'Arche, en tant qu'éditeur, peut constituer une partie de cet espace, de ce nouveau territoire. On retrouve là une problématique transnationale qu'évoque Léonora Miano dès l'ouvrage *Habiter la frontière* :

Depuis que je les ai découverts à l'adolescence, ce sont les écrivains de l'Amérique noire et de la Caraïbe qui m'ont le plus touchée. Pas seulement parce que je me sentais concernée par les sujets qu'ils abordaient mais également parce que je reconnaissais dans leur sensibilité, quelque chose de ma multi appartenance. Comme eux, je vivais dans un espace donné, le Cameroun, mais d'autres mondes étaient en moi. Aujourd'hui encore je chéris particulièrement ces auteurs. [...] Il me semble parvenir parfois à créer, comme ils le font, de la beauté avec la boue. Car ces identités frontalières sont nées de la douleur. [...] Elles ont dû traverser [des] ombres pour inventer un ancrage sur des sables mouvants, et s'imposer, non pas contre, mais parmi les autres<sup>36</sup>.

Quels liens peut-on tresser entre le sens que véhicule le geste de traduire et les enjeux d'une édition à l'échelle transnationale quand il ne s'agit pas seulement de rendre accessible un texte initialement écrit dans une autre langue ? Mais que ce qui se joue concerne le fait de

---

<sup>33</sup> Sur l'afropéanisme voir : Pénélope Dechaufour, *op. cit.*

<sup>34</sup> Autrice née au Cameroun mais ayant passé la majeure partie de sa vie en France, ayant obtenu de nombreux prix, parmi lesquels le Goncourt des lycéens en 2006 pour *Contours du jour qui vient* (Plon), le Prix Seligmann 2012 (Prix consacré à la lutte contre le racisme, l'injustice, l'intolérance) pour *Écrits pour la parole* qui marque son entrée à L'Arche – *Habiter la frontière* paraîtra aussi cette année-là -, ainsi que le prestigieux Prix Femina, qui lui est décerné en 2013 pour son roman *La Saison de l'ombre* (Grasset) après qu'en 2012 elle ait reçu pour l'ensemble de son œuvre, le grand prix littéraire de l'Afrique noire.

<sup>35</sup> Amandine Gaye, « La réappropriation des moyens de production au service d'une esthétique autonome », in Françoise Vergès, Leïla Cukierman, Gerty Dambury dir., *op. cit.*, p. 46-53.

<sup>36</sup> Léonora Miano, *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche, 2012, p. 30.

faire traverser – à la fois d’une rive à l’autre, d’un côté de la frontière à l’autre ou encore en opposition à la frontière même, faire traverser aussi à travers les êtres en eux-mêmes – de nouveaux paradigmes qui interrogent les déterminismes historiques et les assignations identitaires ? Les réseaux évoqués ici relèvent davantage de la transculturalité et la traduction est envisagée comme une mise en contact, en frottement parfois, de différentes visions du monde. On sait qu’une langue porte à elle seule un univers entier. Mais si les nouvelles esthétiques du théâtre contemporain sont à ce point marquées par des questions de rythme, de voix et de musicalité – de souffle, de sensation et de corporéité -, c’est aussi parce qu’on a cessé d’appréhender le langage par l’unique prisme du texte pour se tourner vers la pluralité des formes d’écriture.

Peut-on postuler qu’il faille parfois, dans un espace commun et à travers une même langue partagée, « traduire » et se faire « passeur » par le biais de l’édition ? Sans doute, et particulièrement dans une société à ce point aux prises avec des enjeux transnationaux qui ne demeurent plus au seuil de sa politique mais qui sont internes et si intrinsèquement liés à elle qu’ils réveillent le souci d’« un cadre national ». Le XXI<sup>e</sup> siècle n’est-il pas en France celui des débats autour de l’idée d’une « identité nationale » ? Le repli ne guette-t-il pas ? Et pourtant, comment ne pas penser comme une aberration l’idée même qu’il puisse exister dans l’espace mondialisé que l’homme lui-même a œuvré à construire – en en faisant notamment le symbole du progrès – une « identité » qui serait unique, nationale ? Et qui serait par conséquent préservée de plusieurs siècles de mise en contact des peuples les uns avec les autres (jusqu’aux relations numériques que nous lui connaissons désormais). Le monde actuel n’est-il pas marqué par les déplacements de populations via l’intensification des phénomènes migratoires qui découlent, en grande partie, d’une histoire de l’impérialisme ? Il ne faudrait pas non plus oublier que le libéralisme a fructifié par la mise en esclavage de toute une partie de l’humanité que l’on s’est plu à enfermer sous les traits de l’« autre ».

Le nationalisme découle directement de l’impérialisme et des conquêtes transnationales qui visaient à asseoir la domination de l’Occident. Celles-ci ont aussi suscité, d’emblée, une forte inquiétude du fait qu’elles ont malgré tout créé des espaces de rencontre. Si l’Occident s’est employé pendant des siècles à imposer une vision univoque du monde, des croyances et des pratiques culturelles ou même linguistiques, à produire et à transmettre des récits historiques qui ont façonné notre mémoire collective d’un point de vue unilatéral, l’ère dans laquelle nous sommes désormais entrés est celle de l’hybridation, de la « relation », pour reprendre Édouard Glissant, celle des identités plurielles, multiples, transgenres... Ces identités ont besoin de se déployer dans l’espace public, de trouver des supports pour faire « passer » ce qui les anime. Elles ont besoin de se matérialiser pour exister. Et pour qu’un espace s’ouvre à cette pluralité, il faut d’abord déconstruire l’unicité, la globalisation sur laquelle s’est échafaudé notre monde. Assumer l’hybridité, la transnationalité – transculturalité de notre société, c’est aussi reconnaître qu’elle a besoin qu’une pluralité d’idées puisse s’exprimer.

Les récents choix de L’Arche Éditeur sont éminemment politiques parce qu’ils vont dans ce sens-là. Une direction dans laquelle très peu d’éditeurs indépendants et non spécialisés (non dotés de collections ciblant des cultures spécifiques ou des origines géographiques particulières) se sont jusqu’alors engagés. L’Arche participe aujourd’hui à donner une image plus juste de ce qui compose notre société. Ouvrir à un autre regard sur le monde, c’est aussi prendre le risque de s’engager auprès de dramaturgies novatrices qui bousculent les genres, les formes, parce qu’elles cherchent aussi de nouvelles façons de raconter, de dire le monde... Ce qui est à inventer ne peut l’être qu’avec un nouveau langage. Car se pose encore et toujours la question de ce que l’on voit et de ce que l’on nous donne à voir. Qu’inscrit-on au creux de notre regard ? Devant celui des autres ? Comment ôter les nombreux filtres pour mieux ajuster notre regard à la pluralité du monde qui nous entoure ?